

Semaine 48.10

DIDIER DESSUS

PIERRE-YVES

MAGERAND

J'Y AI MIS

TOUS LES BLANCS

ESOX LUCIUS



J'Y AI MIS TOUS LES BLANCS

Pierre-Yves Magerand et Didier Dessus

Le dessin que nous pratiquons d'après des éléments empruntés au réel, qu'ils soient pérennes ou éphémères, revendique une dimension exploratoire. Il nous arrive souvent de descendre au « cœur de l'objet » dans sa structure même, pour y débusquer une arborescence aux ramifications et aux connections surprenantes. Notre sujet, touché par le regard, rejoint notre mémoire corporelle et s'en trouve chargé de fragments anthropomorphes, de paysages intérieurs qui peuvent s'évaporer dans l'espace du papier et dans le temps de l'observation.

Lors de la découverte des lieux d'exposition, la déambulation prend la forme d'une promenade, ponctuée par d'heureuses coïncidences : temps d'arrêt devant certains motifs de papiers peints, découvertes d'espaces dérobés, de passages étroits, d'ouvertures délicates sur la nature environnante. Non seulement ces espaces fraîchement foulés nous paraissent déjà familiers, mais plus encore nos dessins semblent subitement avoir été envisagés en relation étroite avec eux. Jeux de motifs qui se répondent et se prolongent, qualité des textures, des surfaces et marque du temps qui font écho aux traces graphiques et aux réserves du papier. Voyageant dans différentes temporalités, le nez parfois collé aux parois, l'œil fait le point. Une conversation à plusieurs voix s'instaure. Les œuvres infiltrent l'espace, le balisent et le marquent discrètement mais volontairement. L'espace en retour insuffle à nos œuvres des perceptions renouvelées. Un bruissement s'échappe de cette habitation laissée un long temps en jachère. Qui pourra dire désormais que les lieux ne sont plus habités ?

J'y ai mis tous les blancs, exposition du 23 octobre au 14 novembre 2010. Esox Lucius est une association engagée à promouvoir et à diffuser la création contemporaine dans les domaines des arts plastiques et musicaux. Passeur d'idées ouvertes sur l'expérience du monde et de notre existence, Esox Lucius rend compte de démarches innovantes d'artistes contemporains. « Ni l'ancien, ni le nouveau, mais le nécessaire. », Vladimir Tatline. Contact : Esox Lucius, Les Sertines, 71110 Ligny-en-Brionnais. Tél. 03 85 25 86 56 / asox@free.fr. Esox Lucius tient à remercier, pour la présente édition, Didier Dessus, Pierre-Yves Magerand, Martine Le Gac, Jean Bordat, Anne Dallant, Jean-Marc Duble, Ludovic Gueriaud, la Drac Bourgogne et le Conseil Régional de Bourgogne.



Semaine, revue hebdomadaire pour l'art contemporain - n°256, vendredi 3 décembre 2010 - publié et diffusé par Analogues, maison d'édition pour l'art contemporain, 67, rue du Quatre-Septembre, 13200 Arles, France, tél. 09 54 88 85 67, www.analogues.fr - abonnement 1 an, 3 volumes, 52,80 euros - directrice de la publication Gwénola Ménou - conception graphique Emmanuel Leroy - corrections Pierre-Marie Prugnard - photogravure Terre Neuve, Arles - imprimerie Laffont, Avignon - papier Claro Silk 130g - © les artistes pour les œuvres, les auteurs pour les textes, Analogues pour la présente édition - crédits photographiques les artistes - dépôt légal décembre 2010 - issn 1766-6465 - prix unitaire 4 €



Ci-dessus :
Didier Dessus, *Sans titre* (série des cabanes), 2008,
huile sur toile, 27 x 22 cm

En couverture :
Pierre-Yves Magerand, *Les traversées du monde*,
série n°13 (détail), 2008,
crayon de couleur sur papier, 19,3 x 14,8 cm

Pierre-Yves Magerand,
« D'où jaillissent tant de murmures » (rez-de-chaussée), 2006,
bois façonné main, peinture, 124 x 95 x 2 cm

DIDIER DESSUS
ET PIERRE-YVES MAGERAND
MOTIF SUR MOTIF,
JEUX DE PERCEPTION

Tout a été fait pour troubler le regard, interroger la vision et la révoquer.

À commencer par le trompe-l'œil du carrelage de cette maison de Ligny-en-Brionnais, qui offre dès l'entrée un damier en apparence tridimensionnel, si habile que sa perspective se dérobe et s'inverse avec la distance et les changements de points de vue. Pareille ambiguïté, qui touche à l'abîme, trouve sur les murs son équivalent dans l'illusion végétale des papiers peints et les galons en torsade qui marquent la limite entre les plinthes et le plafond. Et puisque les cheminées en vraie pierre imitent parfois le marbre et le fond de l'âtre la brique, ils font voir les veines du bois sous la peinture des portes et des placards comme des traces de faussaires. Les lieux nous introduisent aux rapports que les œuvres des artistes entretiennent avec la ressemblance et l'artifice.

Le papier peint avec ses motifs horticole ou champêtre se laisse regarder, d'une salle à l'autre, avec ses raccords ingénieux et ses teintes particulières. Lui qui autrefois faisait tapisserie pour des assiettes bourguignonnes et les portraits des familles Boussand puis Bordat, il est redevenu digne d'un créateur, d'une manufacture, tout du moins d'une enquête dans cette direction, même si les recherches¹ ne permettent pas encore d'identifier avec certitude le nom de l'auteur et le titre du papier : ce fameux motif de courges posé dans la salle à manger du rez-de-chaussée au début des années trente par un plâtrier professionnel de Saint-Christophe, ceux à rubans ou à fleurettes qui ornent à l'étage depuis l'après-guerre ce qui fut autrefois des chambres. Ces revêtements ont constitué, avec les couleurs en détrempe des couloirs et de l'escalier, le cadre de vie de plusieurs générations d'agriculteurs, dernièrement un cadre d'exposition pour l'art contemporain par le truchement d'Esox Lucius.

Didier Dessus et Pierre-Yves Magerand, par leur désir de dialoguer avec l'espace, désignent l'artisan. Ils conviennent au milieu d'eux un autre dessinateur. Que l'on songe aux illustreurs associés

aux savoir-faire de ces manufactures – Joseph Dufour, Isidore Leroy, Zuber, pour n'en citer que quelques-unes – qui ont marqué l'histoire de Tramayes, de Paris, de Saint-Fargeau-Ponthierry ou de Rixheim et le monde des arts décoratifs ! Les impressions mécaniques des papiers peints sur cylindre se mettent alors à exister en même temps que les œuvres uniques. Tous ces « ouvrages » présentent un processus de création en série, qu'il soit industriel et répétitif pour des lés de 47,5 cm de large, ou manuel et varié avec les cinquante et un dessins de cailloux que Pierre-Yves Magerand a extraits de sept séries de 2008 et 2010, et les vingt-huit dessins de plantes auxquels s'est consacré Didier Dessus au printemps 2010. S'y ajoutent dix-neuf peintures et deux sculptures. L'ensemble, traité avec attention et délicatesse, interroge la séparation entre beaux-arts et arts appliqués, et repose la question du style, avec le regain d'intérêt actuel pour l'ornemental et les formes organiques dans les domaines du design et de la décoration intérieure.

De loin, les productions des artistes se donnent à voir d'emblée comme des œuvres par leur disposition dans les salles et leur alignement calculé au mur. Les feuilles de dessin éclatent dans les papiers peints. Le titre « *J'y ai mis tous les blancs* » fonctionne comme un interstice, une réserve, un doute, un silence dans l'engorgement des fleurs et des fruits. Un seul dessin sur fond noir est encore une brèche, une trouée à l'envers. Ces choix invitent, autant que le ferait une autre exposition mais de manière décisive ici, à s'approcher, à scruter les supports, à aller jusqu'au fond des images. De près, leur fixation presque invisible et l'inscription très légère des choses observées donnent à leurs contours un caractère évanescant. Il n'en faut pas plus pour être plongé dans l'espace tout entier. Et ce n'est pas la moindre des qualités des créateurs, prenant en compte les lieux, que de mettre en suspens la hiérarchie des expressions graphiques, et de permettre qu'un regard se pose avec patience et acuité autant sur les traits de plume et de crayon de leurs œuvres que sur les compositions en semis à six ou douze couleurs des papiers peints, jusqu'aux taches, déchirures et lézardes dans la muraille. La matière du crépi, ses nuances de badigeons, sont à elles seules et déjà



un substrat capable de révéler l'importance de la trace et de la ligne. Plastiquement, tout fait sens : le papier, sa texture, les œuvres, les cadres fantômes, les attaques du temps. Le carton d'invitation a d'ailleurs repris la photo d'une lacune aperçue dans l'embrasure d'une fenêtre.

Il s'agit de négocier astucieusement ces présences et ce qui leur vaut le statut de création. Car il est souvent plus facile de s'en tenir à une désignation d'artistes qu'à cette complexité visuelle où le regard, au lieu de séparer, est invité à essaimer de place en place, à prendre dans ses capacités tour à tour analytiques et contemplatives les moindres aspects de la réalité. La végétation visible au-dehors se laisse incorporer dans cette optique. Grâce à l'accrochage, ce sont les principes mêmes de la forme et du fond, du motif et de sa qualité qui sont repensés. Le dispositif est ici mûrement réfléchi. Il montre combien il s'agit moins d'essayer mentalement de faire retourner le dessin à ce qui lui aurait servi de modèle – fleur, fruit et légume, pétale, graine ou caillou – et de rester focalisé sur un problème de ressemblance, que de

saisir des mécanismes artistiques, la spécificité du dessin proprement dit, l'acte qui le constitue. Les artistes ont conscience que le tracé doit sa vigueur aux rapports qu'il entretient avec son support, à travers un faisceau de décisions et de déformations. Quand les choses perdent leur échelle grandeur nature et s'installent dans des formats 30 x 30 cm ou 14,8 x 19,3 cm, et pour qui commence à voir, tout fourmille de détails et d'analogies avec d'autres éléments. Le dessin est un fragment où il est possible de se construire sa propre image et de recomposer un univers, au profit d'une sensation organique plus dense, érotique et inachevée. Outre que chaque fragment rattache encore les formes au répertoire botanique, au langage caché des plantes et des pierres conduisant à la symbolique du jardin et à ses secrets, il les projette aussi dans d'autres mondes. Pourtant, chaque dessin, tout bien considéré, est une représentation scrupuleuse du réel. Didier Dessus et Pierre-Yves Magerand sont tous deux des observateurs de première grandeur et d'une curiosité insatiable. Mais parce

(1) Merci à Véronique de la Hougue, conservatrice en chef du département des papiers peints au Musée des Arts Décoratifs à Paris et à Dominique Angeli-Cayol de la Bibliothèque Forney pour leur soutien.

qu'ils sont respectueux des apparences, leurs dessins amènent inévitablement la logique du méconnaissable, voire du monstrueux. À force de fouiller des yeux le minéral et le végétal, de s'abîmer dans leurs courbes, plis ou replis, pour en extraire la singularité, du fantasmagorique et de l'irréel apparaissent. À un moment donné les dessins ne sont plus la trace d'un regard porté à la surface des choses, mais la trace d'une absorption par elles. Sous l'effet de la concentration et d'un désir intense d'imitation, les formes deviennent incroyablement ouvertes et hallucinantes. Aussi l'image s'émancipe-t-elle de son modèle, elle dévie de l'objet, l'emporte du côté du grain de la feuille, des pigments et des gestes. Cette distanciation permet aux artistes de travailler sur la faille. Puisqu'un basculement s'opère par le dessin, il ne s'agit pas de le forcer, d'être dans la volonté de tout montrer, mais de favoriser le surgissement d'images presque impossibles ou impensables sans étude attentive. La visée est de s'arrêter juste avant trop de *mimesis*, pour faire leur place aux fonctionnements non maîtrisables du cerveau et de l'habileté graphique. Dans le dessin se joue leur part la plus intime.

À l'épaisseur picturale suggérée par le papier peint, à sa profondeur indéfinie, Didier Dessus répond aussi par la touche et la présentation de quelques peintures tendues sur châssis, Pierre-Yves Magerand par deux sculptures qui effleurent le sol à mi-chemin entre la deuxième et la troisième dimension.

Les huiles sur toiles sont des représentations de constructions sans architecte – cabanes, cabanons et caravanes –, dont les surfaces colorées ravivent la palette du mur tout en se confrontant à la résistance de la paroi. À travers les fenêtres d'un petit cabinet, où sont présentées quatorze de ces peintures, la vue des bâtiments agricoles, quelques apprentis, un peu d'abandon, soutiennent la formulation d'un espace construit, mais provisoire et en devenir. Par rapport à l'idée de l'instable et du périssable, les sculptures en bois laqué de Pierre-Yves Magerand sont comme des pétales de rose. Mais travaillées de telle sorte qu'elles introduisent du ralentissement dans ce phénomène d'oubli et de déperdition. Ces pièces très minces, presque planes, sont des découpes

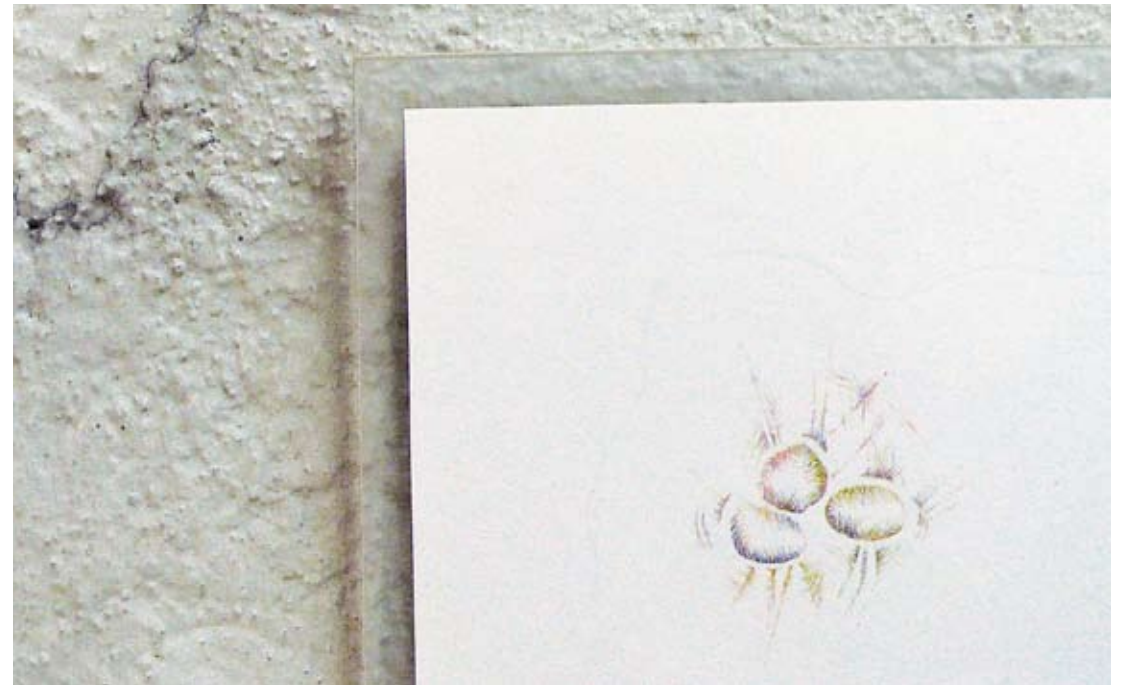
abstraites, légèrement flottantes par rapport au sol sur lequel elles reposent, aux méandres sans cesse changeants sous la lumière et selon les déplacements de l'observateur. Peintures et sculptures expriment la fragilité, confirment l'instabilité de la perception et une sorte de désintégration propre à tout ce qui est naturel. Toute forme semble glisser, échapper par sa vitalité et celle du temps à la saisie facile d'un seul état, d'un unique motif.

Les deux artistes sont dans une approche phénoménologique. Ils accordent l'un avec l'autre leurs sens de l'élasticité et de l'entropie. Quel que soit l'objet considéré, il s'use, se fane, se détériore. S'il bouge et subit les lois de la pesanteur et la déstructuration des matériaux, alors il se déplace aussi avec les aléas de la vision, s'augmente de l'imaginaire d'un œil sélectif, aventureux et mobile. Tout est en transformation permanente. Cela est vrai du végétal comme de l'humain et de la maison qui connaissent des changements importants et de subtiles métamorphoses. Didier Dessus et Pierre-Yves Magerand s'en imprègnent profondément pour devenir sensibles au réel, au moindre de ses événements, de ses manifestations physiques et visibles.

Ils ne placent pas l'ontologie dans la structure des lois permanentes, mais plutôt dans une perpétuelle évolution. Il n'y aurait pas d'essence. Il n'y aurait que des occurrences, des apparitions en constante échappée. Il n'y aurait plus de vérité éternelle, fixant le monde par-delà ses apparences et qui pourrait être recherchée dans les chiffres, les nombres, les mesures et la géométrie. N'existerait que la loi du bouleversement. Dans ce sens, les apparences en seraient l'expression explicite et magnifique. Si cela anticipe la fleur fanée dans la fleur vive, la mort, ce mouvement fait signe aussi pour l'astuce et le réemploi, la création et sa découverte.

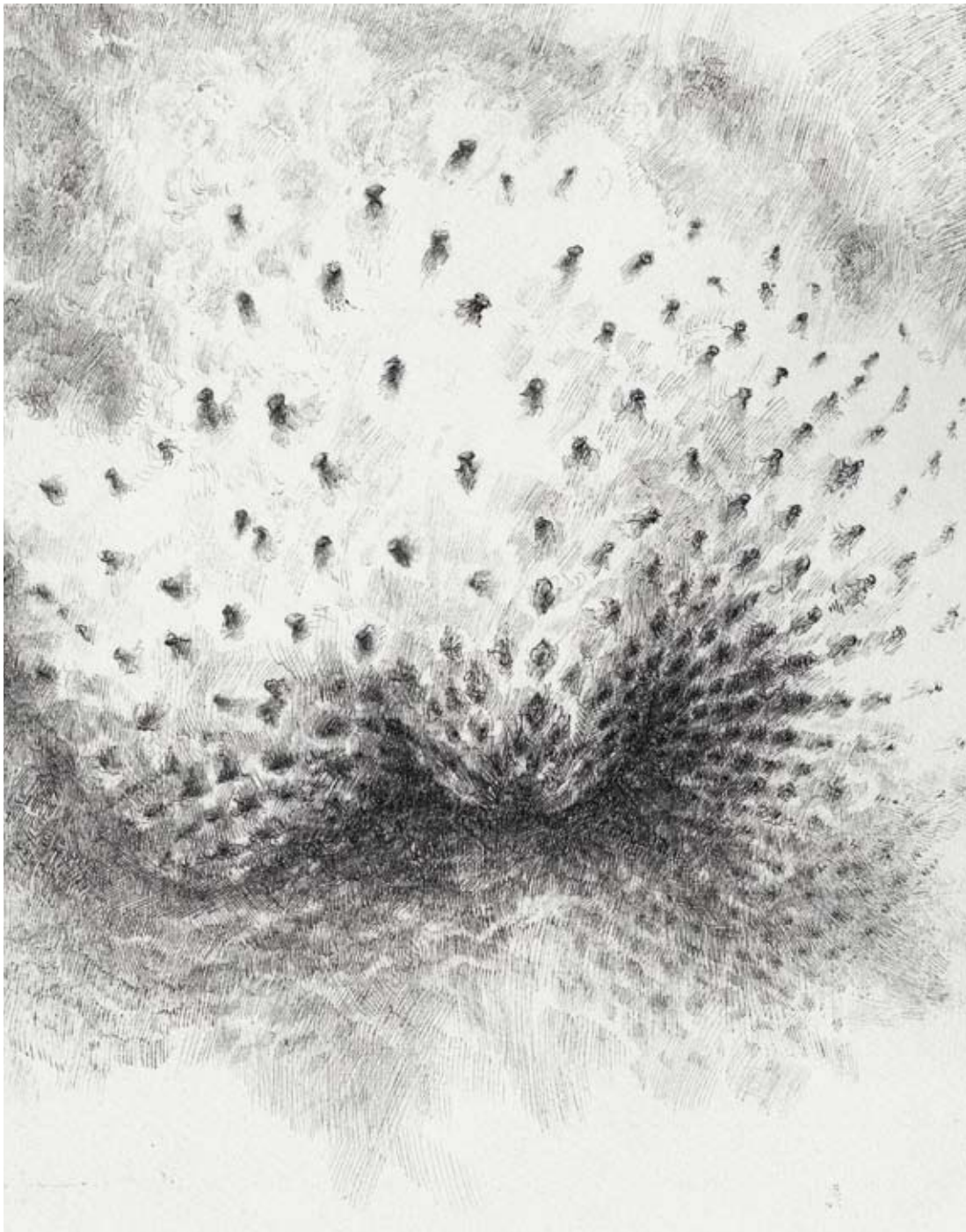
Cette exposition n'existera pas deux fois. Les œuvres connaissent déjà d'autres présentations.

MARTINE LE GAC
Historienne d'art et critique d'art,
enseignante à l'École Nationale Supérieure
d'Art de Dijon Art & Design



Pierre-Yves Magerand, *Les traversées du monde*,
série n°13 (détail), 2008,
crayon de couleur sur papier, 19,3 x 14,8 cm

Didier Dessus, *Sans titre*, 2010,
encre sur papier, 30 x 30 cm



Didier Dessus, *Sans titre* (détail), 2010,
encre sur papier, 30 x 30 cm



Pierre-Yves Magerand, *Les traversées du monde*,
série n°11 (détail), 2008,
crayon de couleur sur papier, 19,3 x 14,8 cm



Pierre-Yves Magerand, *Les traversées du monde*,
(1ère chambre) série n°22 (détail), 2009,
crayon de couleur sur papier, 19,3 x 14,8 cm

Didier Dessus, *Sans titre* (détail), 2010,
encre sur papier, 30 x 30 cm



Pierre-Yves Magerand,
« Pour quelques échanges, encore » (1^{er} étage, 2^e chambre), 2007,
bois façonné main, peinture, 80 x 73 x 2 cm



Didier Dessus, *Sans titre* (détail), 2010,
encre sur papier, 30 x 30 cm

Pierre-Yves Magerand, *Les traversées du monde*,
série n°22 (détail), 2009,
crayon de couleur sur papier, 19,3 x 14,8 cm

Pierre-Yves Magerand, *Les traversées du monde*,
série n°11 (détail), 2008,
crayon de couleur sur papier, 19,3 x 14,8 cm

Didier Dessus, *Sans titre* (détail), 2010,
aquarelle sur papier, 30 x 30 cm



Vue d'exposition, (1^{er} étage, cabinet de toilette),
Didier Dessus (série des cabanes)

Ci-après :
Didier Dessus, *Sans titre* (détail), 2010,
encre sur papier, 30 x 30 cm

